

Nathalie Luca

Chung-Shin Park, James Huntley Grayson, *Protestantism and Politics in Korea / Korea - A Religious History*

Seattle-Londres, University of Washington Press,
2003, 316 p. (bibliogr., index) / Londres, Roudledge
Curzon, 2002, 288 p. (bibliogr., appendices, index).

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Nathalie Luca, « Chung-Shin Park, James Huntley Grayson, *Protestantism and Politics in Korea / Korea - A Religious History* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 126 | avril - juin 2004, document 126.22, mis en ligne le 17 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/2242>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/2242>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

présentent et expliquent ce choix en le situant notamment par rapport aux anthologies en langue bengalie ou en anglais qui l'ont précédé. Sont données, brièvement mais avec précision, des informations de base sur cette poésie, qui aident à la situer dans la littérature bengalie ainsi que par référence à la poésie dévotionnelle d'autres parties de l'Inde. Les chants sont groupés par thème en dix sections précédées chacune d'éléments explicatifs qui les placent dans leur contexte et en éclairent utilement certains points, qu'il s'agisse de dévotion ou de notions tantriques. Ainsi, la section « The Cosmic Goddess of Transformation » est illustrée et s'accompagne d'un tableau des *cakras* corporels. La façon, bien peu formelle, parfois désinvolte, dont les poètes s'adressent à la Déesse peut surprendre. Mais, dans ces traditions polythéistes et très immanentistes, la divinité est toute proche, prête à apparaître dans le monde quotidien ; on peut s'adresser à elle comme à un être familier. Quant à la traduction, elle se lit agréablement : la poésie, certes, est intraduisible et nous n'avons pas ici la musique avec laquelle elle est chantée. On entrevoit toutefois là un univers religieux et littéraire intéressant et attachant. Des notes donnent la référence bengalie des œuvres traduites. S'y ajoutent un glossaire, un index et même une discographie.

On peut rappeler pour finir qu'il existe un recueil de poèmes de Rāmprasād, *Chants à Kālī*, traduits en français et présentés par Michèle Lupsa, publié par Les Belles Lettres en 1982. (Une première édition bilingue de 123 de ces chants avait paru à Pondichéry, en 1967, dans la collection des Publications de l'Institut Français d'Indologie.)

André Padoux.

126.22 PARK (Chung-Shin).

Protestantism and Politics in Korea. Seattle-Londres, University of Washington Press, 2003, 316 p. (bibliogr., index).

GRAYSON (James Huntley).

Korea – A Religious History, Londres, Routledge Curzon, 2002, 288 p. (bibliogr., appendices, index).

Pour qui étudie le christianisme en Corée, cet ouvrage passionnant de C.-S.P. constitue assurément une référence précieuse. La sociologie du protestantisme en Corée, si elle existe, est surtout pratiquée par des chercheurs extrêmement engagés, dont les travaux constituent davantage des sources de terrain que des outils

de connaissance et de réflexion. L'auteur, professeur de l'université Soongsil à Séoul, formé aux États-Unis, tranche avec cette tradition. Il met à la disposition des Occidentaux une analyse fine et distanciée de l'histoire de l'évolution du protestantisme en Corée, de son apparition, en 1884, jusque dans les années quatre-vingt. Si l'ensemble n'est pas sans répétitions, comme si l'auteur cherchait à imprimer sa pensée dans l'esprit de ses lecteurs, chaque page constitue néanmoins un trésor d'informations. Le livre refermé, tout apparaît clairement. Si chaque donnée n'est pas originale, la synthèse est néanmoins unique.

On se rend compte combien la force du christianisme en Corée tient à la présence d'ennemis repérables. Dans les années 1880, ceux qui se convertissent au protestantisme, s'opposent à la société confucéenne conservatrice dont ils se sentent délaissés. Son message égalitaire attire bien sûr les catégories les plus défavorisées du peuple, mais aussi beaucoup de nobles de la région du Nord-Ouest. Ceux-ci, bloqués dans leur progression sociale, sont tentés de renverser le pouvoir. L'élite progressive (*kaehwa*), aidée par un contingent militaire japonais, y parvient d'ailleurs en 1884. Son succès est cependant de courte durée : trois jours plus tard, les troupes chinoises remettent les conservateurs sur le trône. Ces derniers s'opposèrent naturellement à la nouvelle religion que les réformateurs, pro-américains, adoptaient en nombre croissant. Différents traités signés avec les Occidentaux les obligent néanmoins à ouvrir les portes de la Corée aux missionnaires, mais ils restèrent très fermés et hostiles à la culture occidentale dont ils critiquaient l'impérialisme, au moins jusqu'en 1894. Le protestantisme se développe peu pendant ces dix années. Déjà, pourtant, la volonté des missionnaires à être acceptés sur le sol coréen les amène à faire des choix bien différents de ceux des Coréens qui se convertissent. Il y a, à l'évidence, un décalage entre l'attitude du premier missionnaire américain, Dr Allen, à qui le coup d'État profita – il pénètre la cour en donnant des soins et sauvant la vie de nobles attaqués – et les réformateurs pro-chrétiens, chassés ou exécutés. Cette distance entre une position missionnaire extrêmement conservatrice et soumise, et des convertis rebelles persiste jusqu'au 1^{er} mars 1919.

Le second ennemi qui profita au protestantisme fut le Japon. La guerre sino-japonaise et la défaite de la Chine furent un choc sans équivalent dans l'histoire de la Corée. Elles provoquèrent une totale remise en cause de ses postulats civilisationnels. La Chine, son modèle de

toujours, s'était effondrée face au Japon. Or, celui-ci avait tiré sa force de sa mise en application des connaissances et pratiques occidentales. Dans cette période de profonde remise en cause et de grande incertitude sur leur avenir, les Coréens, leur roi y compris, se tournent en bloc vers l'Occident, vers les États-Unis en particulier, attendant d'eux, fort naïvement, une intervention libératrice. Celle-ci ne vient pas. Les États-Unis adoptent au contraire une politique pro-japonaise pour s'assurer que le Japon ne se mêle pas de leurs affaires dans les Philippines. Cela ne décourage en rien l'espoir coréen. Le protestantisme, pris comme un véhicule de la culture moderne occidentale, se développe. Les écoles et églises chrétiennes se construisent à grande vitesse dans tout le pays, formant un réseau exceptionnel dont les résistants coréens testent vite l'efficacité. Alors que les missionnaires américains établissent des relations amicales avec le gouvernement colonial japonais, allant jusqu'à prétendre que le pouvoir japonais serait bénéfique aux Coréens, l'Église est progressivement récupérée par les convertis coréens qui en font la mère du mouvement de libération du 1^{er} mars 1919. Elle le devient en effet à plusieurs titres : la présence des églises dans l'ensemble du territoire en font d'excellents relais de communication. Elles permettent une circulation efficace de l'information. Elles sont par ailleurs un lieu unique de consolation, où les Coréens désespérés se retrouvent plusieurs jours et nuits durant. Enfin, les théologiens coréens utilisent la doctrine chrétienne pour donner sens au malheur national, faisant de ce temps de colonisation, des temps apocalyptiques d'accomplissement des ultimes combats contre le mal, ce Satan japonais. Le retour du Christ est associé à l'indépendance, avec laquelle devait s'ouvrir, sur les terres coréennes, une ère paradisiaque.

C'est ainsi que fut organisé, avec l'aide des Églises, le mouvement pacifique d'indépendance du 1^{er} mars 1919. Il fut cependant réprimé avec une telle violence que les indépendantistes quittèrent le pays et que la structure chrétienne cessa définitivement d'être utilisée comme un relais par les résistants. Traumatisée par les représailles, l'Église coréenne se soumit au colonisateur. Appréciant bientôt les privilèges qu'elle en obtenait, elle en devint même un soutien. Dès lors missionnaires et convertis coréens se retrouvaient dans une même barque conservatrice, qui prétendait ne pas mêler la religion à la politique.

Le troisième ennemi qui servit la croissance du protestantisme fut le communisme. La division du pays et la migration massive des Chrétiens du Nord (les premiers et les plus nombreux –

Pyongyang était surnommé la « nouvelle Jérusalem ») vers le Sud accentuèrent l'anti-communisme de l'Église chrétienne. Elle se fit alors la plus fidèle alliée des régimes dictatoriaux qui se sont succédés à Séoul. Peu important leur mépris de la démocratie, pour peu qu'ils luttassent efficacement contre le seul vrai ennemi : le communisme. L'Église qui progressait était extrêmement conservatrice et dénonçait les libéraux chrétiens. Ceux-ci furent désormais incapables d'exercer la moindre influence sur la société coréenne.

L'étude s'arrête là, laissant peut-être le lecteur croire, à tort, que la situation n'a pas évolué depuis. En réalité, la Corée connaît aujourd'hui une nouvelle étape dans son évolution sociétale. La démocratie s'installe, l'anti-américanisme se développe, la réunification est dans l'air, et surtout, les ennemis clairement identifiés sont en recul. Tout cela est de bien mauvaise augure pour le christianisme conservateur qui commence à accuser une baisse de croissance très visible. La suite de l'histoire reste à écrire.

Profitons de cette recension qui met la Corée à l'honneur pour signaler la réédition révisée d'un grand classique de l'histoire religieuse de la péninsule, publié pour la première fois en 1989 : celui de l'historien James Huntley Grayson, *Korea – A Religious History*. Cet ouvrage offre un panorama complet de l'histoire religieuse coréenne, de 600 BC à nos jours. On y voit se manifester les liens étroits qui existent entre la construction d'un État de plus en plus centralisé et l'évolution de la place des religions. D'abord constituée de groupes tribaux aux pratiques chamaniques, la Corée se concentre ensuite autour de trois Royaumes (Koguryô, Paekche et Silla), durant les premiers siècles de l'ère chrétienne. Le bouddhisme apparaît et se développe alors. Silla unifie le pays au VII^e siècle, période où le confucianisme se met à concurrencer le bouddhisme. Sous Koryô (935-1392) le bouddhisme devient religion d'État, mais le confucianisme influence déjà le système de concours des fonctionnaires (institué dès 958), et donc, conséquemment l'appareil d'État. À la fin de Koryô et au début de la dynastie Chosôn (1392-1910), la Corée est mûre pour devenir confucéenne. Le bouddhisme entre, pour sa part, dans une longue période de déclin que l'État accélère en travaillant activement à sa suppression. Au XVIII^e siècle le catholicisme pénètre la Corée néo-confucéenne et y sera fortement réprimé. Le siècle suivant voit l'arrivée du protestantisme... Nous ne répèterons pas l'histoire. J.H.G. termine son ouvrage par une centaine de pages consacrées aux religions de l'ère moderne : bouddhisme,

confucianisme, christianisme, mais aussi islam, nouvelles religions et religions folkloriques. Bref, tout est là pour donner une idée des religions en Corée, puis en Corée du Sud. On peut regretter cependant qu'il n'y ait pas une véritable actualisation des sources de l'auteur.

Nathalie Luca.

126.23 PARTRIDGE (Christopher), ed. **UFO Religions**. Londres-New York, Routledge, 2003, 383 p. (bibliogr., index).

Sous la direction de C.P., Senior Lecturer en théologie et religion contemporaine à Chester College en Grande-Bretagne, cet ouvrage consacré aux « religions des OVNI » (Objets Volants Non Identifiés, autrefois appelés « soucoupes volantes ») rassemble 17 textes écrits par des chercheurs et universitaires, pour la plupart spécialisés en sciences des religions (histoire des religions, théologie, sociologie des religions, ethnographie, folklore). L'ouvrage présente trois sections : un long texte introductif de C.P., un ensemble de 9 études de cas sur des mouvements religieux centrés sur la croyance aux OVNI et aux extraterrestres (ET), enfin 7 textes portant sur la thématique des OVNI-ET dans son contenu religieux, culturel ou psychologique.

L'étude de C.P. (chap. 1, « Comprendre les religions des OVNI et la spiritualité des "enlèvements" ») montre que les religions des OVNI trouvent leur source dans la théosophie. La nouveauté est que les Maîtres supérieurs ne viennent plus de cités secrètes au cœur de l'Asie mais d'autres planètes à bord de vaisseaux spatiaux. Les religions des OVNI se structurent ainsi entre deux pôles : un pôle spiritualiste, religieux, et un pôle matérialiste, « scientiste ». Certains groupes sont nettement du côté du spiritualisme (par exemple le mouvement *Mark-Age*, proche du Nouvel Âge), d'autres se situent au contraire du côté du matérialisme (comme l'Église raélienne), d'autres enfin trouvent un équilibre entre les deux pôles (par exemple l'*Aetherius Society*). Si les années 1950 à 1970 sont dominées par les « contactés » (*contactees*), qui prétendent avoir reçu des messages extraterrestres et sont souvent des fondateurs de religions « soucoupistes », les années 1980 à 1990 seront marquées par les « enlevés » (*abductees*), qui racontent avoir été kidnappés par des extraterrestres et avoir subi des épreuves corporelles et psychiques. Pour C.P., ces vécus sont analogues à des « expériences mystiques », la « spiritualité des enlèvements » (*abduction spirituality*) étant très proche des thèmes du

Nouvel Âge concernant la modification de l'état de conscience et la rencontre avec des entités spirituelles.

La section consacrée aux groupes cultistes commence par un texte de George D. Chryssides sur le Mouvement Raélien, célèbre groupe soucoupiste français (chap. 2, « Le créationnisme scientifique. Étude de l'Église raélienne »). L'A. montre que le Raélisme, par ses convictions scientiste, hédoniste, matérialiste et athée, est une alternative radicale aux religions conventionnelles. Toutefois, pour les Raéliens, la « science » est loin d'être la science des savants : soit parce que certaines connaissances sont fortement rejetées (ainsi l'évolutionnisme darwinien, puisque les Raéliens croient que l'homme a été créé par les extraterrestres), soit parce que d'autres connaissances sont très largement extrapolées (ainsi le clonage est assimilé à la résurrection d'un individu). L'A. pronostique un étiolement du Mouvement s'il persiste dans son « introversion intellectuelle » (p. 60), manifestée par l'absence de confirmation nouvelle de la Révélation raélienne, l'absence d'ouverture et de discussion avec les autres religions, le refus de dialoguer sur les points de doctrine qui posent des problèmes éthiques (apologie du clonage et des manipulations génétiques, élitisme antidémocratique, etc.).

Le texte de Diana Tummiana (chap. 3, « Quand l'archange mourut. De la révélation à la routinisation du charisme dans le groupe Unarius ») traite d'un groupuscule soucoupiste né dans les années 1950 et qui a survécu malgré la disparition successive de ses leaders. L'A. montre, en s'appuyant sur ses observations ethnographiques du groupe, au jour le jour, et sur les idées de Max Weber concernant le problème de la succession dans l'autorité charismatique, que le Mouvement Unarius est passé par plusieurs étapes menant du Fondateur à un « Bureau des Directeurs ». Les transferts d'autorité s'appuient sur des « visionnaires » recevant des messages des maîtres extraterrestres.

La contribution de Simon G. Smith (chap. 4, « Ouvrir une liaison avec les étoiles. Les origines et le développement de l'*Aetherius Society* ») est consacrée au groupe soucoupiste anglais fondé par George King (1919-1997). Bien qu'essentiellement appuyée sur le site web officiel du groupe, cette étude montre bien les origines théosophiques du mouvement, son contenu explicitement religieux et son engagement, souvent précurseur, dans le Nouvel Âge. La part accordée à la « technologie » (OVNI) est minorée au profit de la pratique du yoga, de